



**W. R. BURNETT**  
**LUNE PÂLE**

roman traduit de l'américain par Doris Febvre

Postface de Bertrand Tavernier

*ACTES SUD*



*pour Whitney, Butchie, Jimmy et M. Scrouf*



I

L'ÉTRANGER



## UN POINT D'EAU À L'AUBE

Crip Diels leva le camp et s'engagea sur le chemin du col, à l'instant où le ciel passait du gris ardoise au bleu mat. Ce chemin menait droit vers l'ouest pendant un certain temps, puis bifurquait vers le sud et descendait jusqu'au petit corral de mulets\* au pied du Nid d'aigle. Crip savait que bientôt le soleil se lèverait dans son dos, au-dessus des puissantes cimes escarpées de la chaîne des Big Sheep.

Bien qu'il fût habitué à la solitude, Crip aurait, ce matin-là, préféré quelque compagnie. La traversée de la chaîne des Big Sheep n'était pas une partie de plaisir, même dans la fraîcheur du printemps par ce col peu élevé orienté vers le nord, dans une région à présent pacifiée. La nuit précédente, enroulé dans ses couvertures, il avait dormi en haut du col d'un sommeil agité, et le brave Jingo, son cheval, avait lui aussi passé une nuit blanche. Quelque chose avait rôdé dans les bois. Un puma ? Un loup ? Crip n'en savait rien.

“Peut-être un *tschindi*, comme disent les Apaches, un démon animal”, pensa Crip, en riant de son idée. Il était facile de rire, maintenant qu'il était en selle et que le soleil s'apprêtait à percer à l'est de l'horizon. Mais la nuit, sous les pins et la clarté tamisée de la lune du désert, chaque murmure paraissait avoir un sens, chaque craquement de branche ramenait la peur instinctive d'ennemis inconnus.

\* Il s'agit d'un ensemble de bâtiments comprenant un relais pour voyageurs, une auberge, des enclos et des stalles pour mulets que des voyageurs échangent contre leurs montures pour emprunter les chemins de montagne. (*Toutes les notes sont de l'éditeur.*)

Crip avait du mal à s'habituer au nouvel ordre des choses. Il avait passé vingt ans dans le Sud-Ouest. Il avait connu l'époque où même dans les petites villes on n'était pas en sécurité ; et quant à la chaîne des Big Sheep..., c'était là que se cachaient les Apaches renégats, les tueurs blancs en cavale – toute la faune dangereuse qui erre le long de “la Frontière\*”. À présent, les Apaches labouraient les terres irriguées, et les hors-la-loi appartenaient au passé. On était en 1889 – dans un monde nouveau.

“On est tous copains aujourd'hui, tous copains”, se dit Crip à mi-voix, en riant. Et il ajouta : “Faut dire qu'il a fallu commencer par en tuer des tas.” Puis il éperonna Jingo. “Allez, mon vieux, avance – on n'est pas là pour s'amuser.”

Le soleil se levait. De longues bannières enflammées striaient le ciel derrière les froids sommets. Des vautours apparurent et tournoyèrent, les ailes rigides. Un aigle énorme passa très haut au-dessus de la tête de Crip, faisant route vers les cimes. De petits oiseaux chantaient dans les buissons poudreux, insoucieux des vautours en quête d'un déjeuner. Sur une pente rocheuse en bordure de la piste, un cactus géant se dressait, haut de douze mètres, parsemé de blanches fleurs printanières. Un vent doux se mit à souffler, apportant de la plaine une odeur d'alcali et de végétation humide de rosée. C'était une bonne et forte odeur, que Crip et Jingo reniflèrent l'un et l'autre avec plaisir.

“J'aurai bientôt dépassé ces fichus rochers”, se dit Crip à voix haute. Puis il fit une grimace : “Va falloir que je cesse de parler tout seul. Je ne suis pas si vieux que ça. Ma parole, je deviens comme Jenkins, le vieux muletier, qui prenait ses repas avec sa bête pour avoir à qui parler.” Crip se mit à rire et toucha légèrement le pommeau de sa selle. “Faut dire qu'il était malin, ce mulet. Il hennissait quand le vieux lui posait une question.”

Crip n'était pas vraiment vieux, il avait dans les quarante ans. Mais il était vieux pour la Frontière et cette vie l'avait profondément marqué : son visage était usé par les intempéries, sa barbe de cinq jours grisonnait, sa jambe droite paraissait rabougrie à

\* *The Frontier* divise l'espace américain entre les terres colonisées et les territoires encore habités par les Américains natifs. C'est l'un des mythes historiques des États-Unis.



la suite d'une mauvaise chute de cheval. Il marchait en boitillant et traînait la jambe. En selle, il retrouvait toute sa jeunesse.

Le soleil qui flamboyait maintenant comme une grosse balle rouge incandescente avait dépassé les sommets orientaux, et un peu de vapeur commençait à danser sur les rochers. Cette journée de printemps allait être torride.

À un tournant du chemin, Crip s'arrêta, le temps de retirer son manteau court qui, en haut des montagnes, n'avait pas suffi à le protéger, et qui, maintenant, pesait sur lui comme une chape de plomb. Après quoi il but une gorgée à sa gourde. En contrebas, il voyait au loin des dunes vallonnant la plaine, un peu plus loin, le vieux point d'eau des Apaches. Il était alimenté par des sources souterraines et, bien que son eau eût un léger goût de soufre, il avait, des années durant, fait l'objet de nombreux combats. Les Apaches voulaient l'avoir ; les éleveurs de bétail aussi ; tout le monde. Il avait causé la mort de centaines d'hommes. À présent, personne n'en voulait plus. Crip secoua la tête en pensant aux grands changements dont il avait été témoin, et il allait poursuivre son chemin lorsqu'il remarqua quelque chose qui bougeait, près du point d'eau. C'était étrange, car la piste ne passait plus près de ce trou qui, maintenant, était abandonné, sauf des animaux.

Crip se haussa sur ses étriers pour regarder. C'était bien un homme, un homme à cheval. "Bon sang", fit Crip à haute voix, ce qui fit dresser les oreilles à Jingo. "Ce doit être un chercheur d'or. Y en a encore plein par ici. D'ailleurs ça ne me regarde pas."

Au cours des années qu'il avait passées dans le Sud-Ouest, Crip avait essayé d'apprendre à ne pas se mêler de ce qui ne le regardait pas : jamais de questions, jamais de remarques inutiles, éviter les ennuis quand on n'est pas dans le coup – rester propre, comme disaient les gars.

Mais l'homme qui se trouvait au point d'eau, là-bas, excitait vivement sa curiosité. Impossible que ce soit un chercheur d'or. Il n'avait pas de mulet, rien qu'un cheval pie. Pendant qu'il l'observait, l'homme s'arrêta brusquement, faillit tomber en descendant de cheval, puis rampa vers le point d'eau et se mit à laper l'eau comme une bête ; le cheval le suivit, grognant et hennissant.

“Cet homme est en danger, dit Crip. S’il s’est perdu, il...” Crip hésitait, les lèvres serrées. Puis il se traita d’imbécile, pour se mêler ainsi des affaires des autres, éperonna Jingo, descendit un peu la piste, et obliqua vers le point d’eau, en encourageant Jingo sur la pente sablonneuse parsemée çà et là de maigres buissons. Jingo n’aimait pas la descente. Il se retenait, malgré les coups d’éperon et, alors qu’ils étaient presque en bas, ils se mirent à glisser et manquèrent de tomber avant d’atteindre le terrain plat.

“Sale bête ! s’exclama Crip, qui est le maître ici, toi ou moi ?”

Crip s’approcha du point d’eau, mais l’homme ne leva même pas la tête. À présent il était accroupi, sa main droite pressée contre sa poitrine. Il haletait.

Crip mit pied à terre et se dirigea vers lui, en contournant le grand trou d’eau.

— Ça ne va pas, l’ami ? demanda-t-il.

L’homme leva la tête vers Crip, et secoua lentement la tête. Crip se sentit aussitôt plein de sympathie pour lui. Plus tard, il se demanda souvent pourquoi. Bon sang, il n’était pas tellement porté à éprouver de la sympathie pour les gens, sauf quand il les connaissait depuis longtemps. L’homme était mince et basané, mais on percevait une nuance grisâtre sous son teint hâlé par le désert. Il doit être malade, décida Crip. Il portait un pantalon usé en jean par-dessus ses bottes ; une chemise bon marché à carreaux bleus et blancs, et un chapeau de cow-boy beige et crasseux, dont la calotte était enfoncée et les bords relevés, selon une mode récente à laquelle Crip refusait de s’habituer. Lui-même arborait son chapeau sans pli et les bords droits, comme un ancien. L’homme portait un lourd .45 dans un étui usé, et son ceinturon était plein de cartouches. Son visage était mince et étroit, son regard franc et avenant, ses yeux étaient gris et ses cheveux – pour ce que Crip en voyait – châains. Probablement un bandit. Quoi d’autre ?

— Vous avez mal ? demanda Crip en s’accroupissant à côté de lui.

— Oui, dit l’homme. À la poitrine.

— Vous allez où ?

— À San Miguel.

— À San Miguel ! s'exclama Crip. Bon sang, mon vieux, vous vous êtes perdu. C'est là-bas, juste derrière ces collines. Il pointa son doigt vers l'ouest : Vous allez traverser des régions dangereuses, si vous ne remontez pas par le col. Des déserts.

— Jamais encore mis les pieds par ici, dit l'homme.

— Eh bien, dit Crip, moi aussi je vais à San Miguel. Il y a un endroit sur la route pour passer la nuit. Et le lendemain, il ne reste plus qu'un bout de chemin assez facile.

— Vous avez de quoi manger ? demanda l'homme.

— Bien sûr, dit Crip. Et si je vous faisais cuire quelque chose ? Vous m'avez l'air affamé.

Crip s'étonnait de réagir ainsi devant cet homme. On aurait dit que c'était son patron, et qu'il travaillait pour lui depuis un bon bout de temps.

— Merci, dit l'homme, avec un léger sourire. Je m'appelle Doan Packer.

Crip s'approcha de lui et lui serra la main. Celle de Doan était froide et moite.

— Willard Diels. Tout le monde m'appelle Crip, à cause de ma jambe qui boite\*.

Ils se saluèrent en souriant. Puis Crip déballa son matériel, prépara du café, fit frire le lard et, en un tournemain, confectionna quelques galettes. Doan s'était redressé, ses longs bras enroulés autour de ses genoux. Il paraissait perdu dans ses pensées et fixait l'eau jaunâtre, immobile comme du verre au-dessous de lui. Derrière lui se trouvait son cheval, les rênes jetées par-dessus sa tête : c'était un cheval pie, alezan et blanc, dont la moitié de la tête était blanche, et l'autre rousse, et qui montrait un œil rose à l'expression farouche, tandis que l'autre était sombre, et sans expression particulière. Crip estima que ce cheval ne payait guère de mine.

Crip et Doan mangeaient, assis côte à côte dans le sable. Doan semblait avoir moins mal à la poitrine et il paraissait calme et à son aise. Mais il n'avait pas l'air en bonne santé, alors là, pas du tout, songeait Crip. La teinte grise qui transparissait sous le hâle l'inquiétait.

\* Crip pour *cripple* : estropié.

— Ils ont un bon docteur à San Miguel, dit Crip en mastiquant joyeusement. En tout cas, ils en avaient un dans le temps. J’y ai pas remis les pieds depuis 1887. Suis parti travailler à l’est des montagnes. Dans un ranch. Un petit bout de terre de rien. Je l’ai vendu. Commençait à y avoir trop de monde, autour de Stinking Springs. Avec l’irrigation et les planteurs de coton qui rappliquaient. Y a trop de monde partout. La ligne de chemin de fer arrive jusqu’à Agua Prieta, depuis San Juan. Ce pays se développe, c’est clair.

Doan hocha la tête.

— Ce ne serait pas Clements, le nom du docteur ? demanda-t-il.

— C’est ça, fit Crip. Il était toubib dans l’armée, à Mesa Encantada. Il a démissionné. Il est resté. Je crois bien que sa femme est morte là-bas, à ce qu’on m’a dit. On vous a parlé de lui ?

Doan fit signe que oui.

— Un type à San Juan. J’ai travaillé au chemin de fer.

Crip le regarda, surpris. Un manoeuvre, cet homme-là ? Bon sang, il n’y avait pourtant que les Mexicains et les Apaches qui faisaient ce métier.

— Au chemin de fer ? demanda-t-il sans comprendre.

— Contremaître, dit Doan.

— Ah, contremaître, reprit Crip, avec un curieux soulagement.

— Mais ma vieille blessure s’est remise à faire des siennes, alors j’ai touché ma paye, et je suis parti vers San Miguel.

— Pourquoi vous n’avez pas pris la route de la diligence ? Vous n’auriez pas risqué de vous perdre.

— Un type m’avait dit que ça faisait un détour de trente kilomètres. Que j’aurais à retourner à Agua Prieta pour trouver la route. Il m’a donné une carte pour me montrer comment la rejoindre, juste avant San Miguel. Ça réduisait beaucoup le chemin. Seulement, ce raccourci, je n’ai jamais pu le trouver.

— Eh oui, fit Crip, songeur. Vous avez dû en voir, des pays déserts, en passant par là.

— C’est sûr, dit Doan. Pas vu âme qui vive. Sauf un coyote. Me suis trouvé sans rien à manger, ni à boire. Je suis tombé par hasard sur ce trou d’eau.

Crip secouait la tête en mâchant son lard.

— Faut croire que le Seigneur vous protège, m'sieu. Si vous aviez poursuivi votre route, sans voir ce point d'eau, vous alliez droit dans les *badlands*\*.

— J'allais tenter de passer par les collines.

Crip approuva de la tête.

— Vous auriez peut-être réussi à trouver un cerf. Ça vous aurait fourni votre pitance.

Il jeta un coup d'œil vers le cheval de Doan. Il n'y avait pas de fusil sur la selle.

— Évidemment, reprit-il, ce n'est pas très commode de viser un cerf avec un .45.

Doan sourit légèrement.

— À vrai dire, fit-il, j'imaginai que ce trajet serait sans histoire. Je ne m'attendais à aucun ennui.

Ils terminèrent leur repas et Crip se mit à laver les casseroles et à ranger.

— Il commence à faire drôlement chaud. Vous croyez que vous pouvez continuer ?

Doan fit signe que oui.

À cet instant, Crip fut stupéfait car Doan se leva, et pour la première fois Crip le voyait debout. L'homme était grand, très grand, près de deux mètres peut-être. Crip, qui était déjà d'une bonne taille, devait lever les yeux vers l'étranger.

— Dites donc, fit-il en riant, vous ne seriez pas un peu grand pour ce cheval ?

Doan sourit :

— Il n'a pas l'air de se plaindre.

Crip examina Doan, puis se retourna vers le cheval.

— Au fond, reconnut-il, ce doit être un cheval robuste.

— Robuste, il l'est, dit Doan, ça fait près de quatre ans que je l'ai, et il a vu du pays.

C'est alors que Crip prit conscience d'un accent qui n'était pas du pays. L'homme venait du Sud, même si ça ne se devinait pas au premier coup d'œil.

\* Espace raviné et infertile.

Il était tard l'après-midi. Ils chevauchaient côte à côte, en descendant le chemin du col sur le versant occidental des Big Sheep. De hautes collines dénudées, aux sommets arrondis, les dominaient de toute part et, à présent, le chemin se réduisait à une piste, dont le lacet serpentait capricieusement vers les premières collines et, plus loin, vers la Grande Plaine.

— Nous serons arrivés avant la nuit, je crois, dit Crip. Comment vous sentez-vous ?

— Je vais bien, dit Doan, mais il n'avait pas l'air bien du tout, et Crip l'observait fréquemment avec inquiétude. Une syncope et une chute de cheval risquaient d'être désastreuses. La piste passait par des rochers escarpés, et elle longeait parfois, entre les canyons, des gouffres étroits qu'elle surplombait d'un à-pic de trente mètres ou davantage.

Crip était en nage. N'arriveraient-ils donc jamais au corral de mulets, au pied du Nid d'aigle ? Il se faisait l'effort d'un homme à la poursuite de l'horizon. Le temps passait, et le silence de ces lieux abandonnés bourdonnait dans ses oreilles. Enfin Crip se dit : "Pourquoi me mettre en sueur ? Pourquoi me tracasser ? Ce type, je ne le connais pas."

Il jeta un coup d'œil vers Doan. Son grand compagnon serrait ses lèvres minces, il tendait les mâchoires, son visage brillait de sueur. Il était plus gris que jamais. Mais il tenait le coup, sans une plainte, sans un mot.

Cet homme-là avait du cran.



## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Vers 1890, près de la frontière mexicaine, à l'époque où le Far West sauvage se transforme peu à peu en une société démocratique, se joue le destin d'une famille puissante aux origines mêlées – mexicaines, indiennes et américaines –, dont le patriarche, Jake Starr, règne sur la petite ville de San Miguel grâce à un féodalisme autoritaire mais bienveillant. Quand Doan Packer, un Américain au passé trouble et au fort charisme, arrive et s'éprend d'Opal, la fille de Jake, le conflit entre les anciens et les progressistes se trouve exacerbé.

W. R. Burnett réussit le coup de maître d'imposer un héros loyal, tourmenté et obstiné tout en le faisant évoluer dans la société équivoque et captivante dirigée par la famille Starr.

Fable politique, histoire criminelle et roman d'amour, *Lune pâle* est un western haletant, rythmé par les amitiés fidèles et la passion amoureuse, où l'Ouest américain dévoile ses deux visages – politicien et aventurier.

La traduction française parue dans les années 1950 a été entièrement révisée et actualisée pour la présente édition.

*William Riley Burnett (1899-1982) fut d'abord journaliste et statisticien. Lecteur assidu, auteur infatigable de romans policiers, il devint vite un scénariste de renom. Ses quelques westerns, qui comptaient beaucoup pour lui, sont construits comme des polars, ils déploient une galerie de personnages complexes et passionnants. Burnett affirmait avoir forgé son style grâce à la lecture régulière d'auteurs français : Balzac, Mérimée, Flaubert, Maupassant. Les Mystery Writers of America lui ont décerné en 1980 leur grand prix, The Edgar, distinction réservée aux plus grands noms du genre.*

*Déjà parus chez Actes Sud, dans la série "L'Ouest, le vrai" : Terreur apache (2013), Mi amigo (2015) et Saint Johnson (2015).*

Photographie de couverture : © Picturynet / Getty Images, 2018.

**ACTES SUD**

DÉP. LÉG. : NOV. 2018  
22 € TTC France  
www.actes-sud.fr

ISBN 978-2-330-11425-1



9 782330 114251